

CHAPITRE IV

À LA RECHERCHE D'UN APOSTOLAT

Louis-Marie Grignion est désormais prêtre; il n'a qu'un seul désir: évangéliser, porter la parole de Dieu à ceux qui l'ignorent. Le ministère paroissial ne l'attire guère; cette vie sédentaire n'est pas dans son tempérament, lui qui ressent un immense besoin de se dépenser sans compter pour convertir des sauvages ou des infidèles. Les gens du monde ne l'intéressent pas: le spectacle de leur mort à Saint-Sulpice lui a enlevé à tout jamais le désir de s'approcher des milieux mondains; dorénavant, il les déteste. Il sera donc missionnaire.

Il rêve d'aller dans les pays lointains dont maints prêtres lui ont parlé pendant ses études à Rennes ou à Paris. La France est riche de colonies peuplées par des païens qui ignorent tout de l'Évangile. Il a hâte de s'embarquer sur le premier bateau venu et d'aller y porter la foi. Sa Bretagne natale ne le tente guère; de nombreux missionnaires l'ont déjà parcourue. Il lui faut des immensités vierges à la mesure de ses ambitions missionnaires et il a soif de l'inconnu. Il préfère marcher sur les traces d'un François-Xavier plutôt que sur celles d'un père Maunoir. « Que faisons-nous ici, s'écrie-t-il parfois, (...) pendant qu'il y a tant d'âmes qui périssent dans le Japon ou dans les Indes, faute de prédicateurs et de catéchistes? »

Il s'ouvre donc de ses projets au supérieur de Saint-Sulpice: il veut partir au Canada.

M. Leschassier oppose son refus à l'ardent désir du

jeune prêtre. Selon son ami J.-B. Blain, le supérieur de Saint-Sulpice craint qu'il ne « se perde dans les vastes forêts de ce pays, en courant chercher les sauvages ». M. Leschassier, avec son humour froid, a répondu par une boutade. En fait, il a peur que son zèle intempestif ne lui attire l'hostilité des Indiens. Le climat du Canada ne convient pas à sa santé fragile; pourra-t-il même supporter les rigueurs de la traversée?

Il restera donc en France, et il lui faudra trouver une œuvre apostolique qui réponde à son ardeur. Mais le directeur de Saint-Sulpice se méfie trop de lui pour l'envoyer n'importe où. Il doit donc attendre quelque temps, à Saint-Sulpice, s'employant à rédiger des sermons et de nouveaux cantiques.

Le hasard d'une rencontre à Saint-Sulpice décide de sa première affectation. Un ecclésiastique nantais, M. Lévêque, y fait une retraite. C'est un disciple de M. Olier, pratiquant assidûment la mortification, se nourrissant de pain sec et d'eau; il est lui-même dévot de la Vierge Marie.

À Nantes, M. Lévêque dirige la communauté de Saint-Clément, devenue un centre spirituel pour tout le clergé de la région; outre l'accueil des séminaristes qui y trouvent un hébergement, la communauté organise des recollections et des retraites tous les ans. La communauté a aussi reçu des « fondations » de riches personnages pour donner des missions.

Louis-Marie suit donc M. Lévêque à Nantes. Ils prennent ensemble le bateau à Orléans pour descendre la Loire. Il se sépare de son nouveau supérieur à Saumur pour se rendre à l'abbaye de Fontevault où est entrée sa sœur Sylvie, grâce à la recommandation de Mme de Montespan. L'ancienne favorite disgraciée par le roi a été exilée de la cour en 1680. N'ayant point obtenu le pardon de son mari elle est devenue très pieuse. Elle se repent de sa vie passée en multipliant les gestes de bienfaisance. Saint-Simon disait d'elle que, déjà à la cour, « rien ne lui aurait fait rompre aucun jeûne ni aucun jour maigre » et qu'« elle fit tous les carêmes avec austérité ». Répudiée, elle distribue sa fortune aux pauvres. Elle cherche à expier ses fautes en se vêtant des toiles les plus rugueu-

ses. Elle porte des bracelets, des jarretières et une ceinture à pointes de fer qui lui laissent souvent des plaies. L'ancienne favorite s'est fait un devoir de fournir des dots aux jeunes filles pauvres, soit pour les marier, soit pour les faire entrer dans les ordres.

Édifiée par la piété de Louis-Marie Grignon à Paris, elle devient la bienfaitrice attirée de toute la famille. Louise-Guyonne est entrée chez les dames de Saint-Joseph à Paris en 1702, et Mme de Montespan a couvert les frais de pension. La sœur de l'ancienne favorite, Mme de Rochechouart, abbesse de Fontevrault, accueille aussi deux autres sœurs de Louis-Marie. Celui-ci n'accepte qu'à contrecœur cette aide d'une grande dame, mais il s'y résout par charité envers ses sœurs. Lui, il a décidé de vivre pauvre, et avant de quitter Paris, il est dessaisi de sa chapellenie de Saint-Julien-de-Concelles, ne conservant que son titre clérical, qui est inaliénable.

Après Fontevrault, il reprend son chemin à pied, désireux de se rendre au célèbre pèlerinage de Notre-Dame-des-Ardilliers, cher au cœur des sulpiciens. Du flanc de calcaire blanc qui surplombe la Loire, jaillit une source miraculeuse. Les pèlerins s'y plongent ou rapportent de l'eau à leur famille dans une gourde. Les miracles nombreux qui y surviennent ont étendu la renommée du lieu dans tout le royaume. La reine mère Marie de Médicis y est venue en 1619 et a témoigné de l'authenticité d'un miracle qui s'est produit sous ses yeux. Cette même année, les oratoriens s'y installent. Les dons du cardinal de Richelieu et du surintendant des finances Abel Servien permettent la construction de deux chapelles.

Les oratoriens essayent de substituer leur spiritualité au culte primitif rendu par le peuple à une statuette miraculeuse, découverte en 1454, Notre-Dame-de-Piété. La Vierge chantée par Bérulle est la mère du Verbe incarné; aussi le sculpteur devait-il représenter sur le retable du maître-autel le mystère de la Trinité: Dieu le Père figurerait dans un nuage, et la Vierge Marie, en dessous de lui, tiendrait l'Enfant Jésus; le Saint-Esprit devait porter un rameau d'olivier. Ce projet commandé au sculpteur Biardeau ne fut pas exécuté. On lui préféra

une piété: l'image du Christ mort étendu dans les bras de la Mère douloureuse était plus évocatrice pour les simples pèlerins que la représentation béruillienne de la Trinité. Louis-Marie Grignon, formé à la mystique béruillienne à Saint-Sulpice, contemple cette représentation de la *Mater dolorosa*. Il implore la Vierge de lui communiquer cette force du Saint-Esprit qui lui a permis d'avoir le courage de tenir son fils mort dans ses bras.

Il récite la prière, retranscrite sur un carton à l'usage des pèlerins:

« Reine des hommes et des anges, je vous accepte et vous reconnais pour ma Souveraine en l'honneur de la dépendance que le Fils de Dieu, mon Sauveur et mon Dieu a voulu avoir de vous comme de sa mère...

« Et que l'heure dernière de ma vie, décisive de mon éternité, soit entre vos mains, en l'honneur de ce moment heureux de son incarnation auquel Dieu s'est fait homme et où vous l'avez faite mère de Dieu. »

Il va recueillir de l'eau à la fontaine dans le creux de ses mains. Ainsi Marie va-t-elle l'inonder de sa grâce: mais elle n'étouffera pas le feu ardent qui brûle en lui et dont il vient de raviver la flamme dans le sanctuaire. Il y a peu de risque que son ardeur s'éteigne, et il bout d'impatience de rejoindre Nantes, où il est attendu à la communauté Saint-Clément. Il reprend son bâton et descend la Loire sur l'un des nombreux coches d'eau qui vont et viennent sur le fleuve, déversant leurs passagers lors de chaque halte.

Arrivé à Nantes quelle n'est pas sa déception! Aucune mission ne l'attend. Il passe toutes ses journées dans la méditation. Il se morfond et critique les mœurs de la communauté: l'habit « laïc ou court » que portent la plupart des prêtres le choque profondément. La communauté Saint-Clément ressemble peu à la Nouvelle Sion dont il rêve, elle n'a rien d'une association d'apôtres vivant dans le dénuement comme des anachorètes. Il voit même parfois des abbés « perruquets ». Leurs perruques à la moutonne, tissées de laine d'agnelet, ou en cheveux naturels cousus autour d'une tonsure artificielle, contrastent avec ses cheveux lisses qui descendent légèrement sur la nuque.

« Où suis-je tombé? se demande-t-il en contemplant avec horreur ces outrances contraires au dénuement prôné dans l'Évangile. Tout Paris ne parle avec éclat que du retour aux temps primitifs et me voilà au milieu de personnages ridicules, des pantins qui n'ont de prêtre que la mise.

Emporté par une fureur qu'il a peine à maîtriser, il trempe sa plume d'oie dans l'encrier et se met à écrire à son ancien directeur M. Leschassier. Il n'ose pas faire de peine à cet homme qu'il vénère comme un père malgré toutes les misères qu'il a endurées à Paris. Mais il ne peut lui taire l'ennui profond qu'il éprouve dans cette communauté.

« Je ressens, dit-il dans cette lettre, d'un côté un amour secret pour la retraite et la vie cachée pour anéantir et combattre ma nature corrompue qui aime à paraître; et de l'autre, je sens de grands désirs de faire aimer Notre-Seigneur et sa sainte Mère, d'aller, d'une manière pauvre et simple, faire le catéchisme aux pauvres de la campagne. M. Lévêque m'a témoigné que, puisque le Bon Dieu ne m'appelle pas à demeurer constamment dans la communauté pour y travailler au salut des ecclésiastiques, je dois chercher quelque lieu où me retirer de temps en temps après les petites missions que l'obéissance me prescrivait: il m'a cependant dit qu'il me donnerait volontiers une petite chambre, mais je doute si c'est du fond du cœur. »

De fait, il ne se sent pas l'âme d'un contemplatif, et il préférerait de loin aller dans les campagnes et vagabonder de paroisse en paroisse au gré de la Providence. Il termine la lettre par cette signature: « Grignon, prêtre et esclave indigne de Jésus en Marie. »

En avril 1701, Mme de Montespan l'invite à Fontevault, pour la prise d'habit de sa sœur; la lettre parvient trop tard, mais c'est l'occasion pour Grignon de quitter Nantes. Lors de son séjour dans l'abbaye, il s'entretient à plusieurs reprises avec Mme de Montespan. Celle-ci lui demande ce qu'il veut devenir. « A cela, a-t-il confié à M. Leschassier dans une lettre du 4 mai 1701, je répondis naïvement l'attrait que vous savez que j'ai de travailler au salut des pauvres, mes frères. Elle me dit qu'elle approu-

vait beaucoup le dessein que j'avais, d'autant plus qu'elle connaissait, par expérience, qu'on négligeait beaucoup l'instruction familière des pauvres, et qu'elle me ferait donner, si je voulais, un canonicat qui dépend d'elle. »

Mme de Montespan lui conseille d'aller voir l'évêque de Poitiers, Mgr Girard qui a été le précepteur de ses enfants. « Je lui obéis aveuglément, dit-il, pour faire la sainte volonté de Dieu, que je regardais uniquement. »

Il se rend donc immédiatement à Poitiers. Ressentant l'impression de s'être échappé d'un lieu où il étouffait, il goûte enfin à la vraie liberté; mais la soutane qu'il porte lui semble pesante. Il est mal à l'aise dans cet uniforme qui le distingue trop des mendiants qu'il croise sur sa route. Dans un acte de folie qui n'arrive qu'aux prédestinés, il se dévêt subitement. Et il échange la tenue cléricale austère contre les hardes du premier pauvre venu, trop heureux du troc réalisé avec ce vagabond de Dieu. Dans ses haillons, il se sent désormais comme un pauvre, à l'image du Jésus de Galilée tel qu'il se l'imaginait à Saint-Sulpice, lorsqu'il s'endormait dans son gale-tas.

Il veut vivre comme les disciples qui ont jeté leurs filets pour suivre le Christ. Jésus-Christ, son modèle, n'a-t-il pas fondé l'Église et la religion sur la pauvreté?

Il ne peut aller rendre visite à l'évêque de Poitiers dans cette tenue, qui convient peu à l'image du prêtre qu'on lui a enseignée. L'évêque ne pourrait qu'en être choqué. Aussi s'accorde-t-il quelques jours de liberté supplémentaires. Il savoure en secret ses facéties; les abbés perruquets aperçus à Saint-Clément, ne pourraient imaginer que l'un des leurs ait pu se travestir en mendiant. Il décide d'aller passer quelques jours au milieu des pauvres de Poitiers.

Tous les déshérités, les pauvres, les fous qui partagent l'innocence avec les enfants, il les aime comme des frères, alors qu'il met les gens du monde infatués d'eux-mêmes au ban de la société. Il souhaite accéder à la pauvreté de l'esprit comme celle du corps et ne point avoir de fortune. Il a composé un cantique glorifiant cette pauvreté de Jésus-Christ :

*Écoutons l'étable et la crèche
Où naît cet aimable Sauveur,
Tout nous y montre et nous y prêche
La sainte pauvreté de cœur.
De la scène, allez au calvaire :
Il meurt pauvre et nu sur la croix,
Il fait de la croix une chaire
Pour la prêcher à haute voix.*

*On ne peut être de ma suite
Si l'on ne veut pas tout quitter.
J'ai tout quitté, que l'on m'imite,
Autrement, c'est me rejeter.*

*Tandis que les riches gémissent
Au milieu de mille malheurs,
Les bons pauvres se réjouissent
Au milieu de mille douceurs.*

Les pauvres de Poitiers voient donc arriver cet homme singulier, habillé comme eux mais qui parle de choses saintes. « Quelques pauvres, raconta-t-il, m'ayant vu à genoux et avec des habits si conformes aux leurs, allèrent le dire aux autres, et s'entre-excitérent les uns les autres à boursiller pour me faire l'aumône. » Voir qu'un prêtre arbore leurs haillons, mène la même vie qu'eux, ne peut que susciter leur curiosité. Ils désirent l'avoir comme aumônier de l'hôpital. Son comportement lui vaut immédiatement leur amitié et leur admiration. Il leur apparaît comme un don de la Providence.

Mais s'il sait séduire les pauvres, il intrigue beaucoup l'évêque de Poitiers, prévenu de l'arrivée d'un homme en haillons se disant prêtre mais n'appartenant à aucun ordre mendiant. Sa tenue est hors du commun : alors que la plupart des prêtres s'habillent comme les gentilshommes, cet étrange énergumène a tout d'un loqueteux.

Mgr Girard le reçoit et lui conseille, par prudence, de retourner voir son directeur M. Leschassier, pendant qu'il prendra des renseignements sur son compte. M. Leschassier renseigne l'évêque de Poitiers sur cet

étrange personnage qui souhaite s'occuper des pauvres de l'hôpital : d'un côté, il loue ses mérites : « Il a bien du zèle pour secourir les pauvres et pour les instruire. Il a de l'industrie pour venir à bout de plusieurs choses. » De l'autre il le met en garde contre son comportement : « Son extérieur a quelque chose de singulier (...), ses manières ne sont pas du goût de bien des gens, il a une haute idée de la perfection. » « Je ne sais pas s'il est propre pour l'hôpital où on le demande », conclut M. Leschassier.

N'ayant pas obtenu d'accord définitif de l'évêque de Poitiers demeuré réticent, il doit retourner à la communauté de Saint-Clément à Nantes, où on l'envoie prêcher une mission dans la campagne environnante, à Grandchamp.

Il fait ses armes de prédicateur pour la première fois depuis qu'il est prêtre. Certes, il s'est exercé à Paris devant les laquais du faubourg Saint-Germain. Mais, cette fois-ci, il affronte les ouailles d'une paroisse rurale, un peu livrées à elles-mêmes en temps ordinaire.

Il écrit aussitôt à M. Leschassier pour lui faire part de son enthousiasme d'avoir fait le cathéchisme aux enfants et d'avoir prêché trois fois par jour. Il semble lui-même surpris du courage dont il a fait preuve et de la force qu'il a eue : « Je trouve, mon très cher Père, tant de richesses dans cette divine Providence et tant de forces dans la Très Sainte Vierge qu'elles suffisent pour enrichir ma pauvreté et soutenir ma faiblesse. Éloigné de ces deux appuis, je ne peux rien. » Il lui renouvelle sa demande de devenir missionnaire, tout en avouant qu'il est prêt à sacrifier sa vie pour le salut des pauvres de l'hôpital de Poitiers, si on le lui ordonne.

A son retour de Grandchamp, une mauvaise nouvelle l'attend : Mme de Montespan vient de retirer sa protection à sa sœur Louise-Guyonne, qui a été placée dans la communauté de Saint-Joseph à Paris. En fait, Louise-Guyonne se révèle être pauvre d'esprit : elle est donc indésirable. Il la revoit vagabonder dans les chemins creux autour du Bois-Marquer. La petite fille se cachait dans le creux d'un buisson, il la rattrapait et posait sur ses blonds cheveux une couronne de chèvrefeuille qu'il avait tressée à son intention :

– Tu seras ma mariée, lui susurrail-il à l'oreille. Tu n'épouserai aucun homme.

– Je te le promets, avait-elle répondu et elle avait récité une de ces comptines que répétaient les enfants pour éloigner les mauvais esprits.

Si l'annonce du mal qui frappe sa sœur le blesse à vif, il n'en pense pas moins qu'en perdant la raison des hommes, elle a gagné la sagesse de Dieu. Elle sera une enfant pour l'éternité. Elle sera innocente, et ne connaîtra plus le péché. Elle ne sera plus tentée par le mal. Il l'envie secrètement, lui que le désir tourmente, lui qui n'arrive pas à refroidir ce sang qui bout dans ses veines.

Tenaillé par l'émotion, il reprend le contrôle de lui-même et écrit alors une lettre magnifique chantant les louanges des pauvres d'esprit, au travers de cette sœur condamnée à la folie. Il retourne le mal pour en faire un bien. La souffrance infligée à sa sœur bien-aimée se transforme en présent de Dieu. Comme les pauvres d'esprit et les mendiants qui sillonnent les routes en Bretagne, elle devient l'image du Christ.

« Jésus est pauvre, Jésus est délaissé, Jésus est méprisé et rejeté comme la balayure du monde, lui écrit-il. Heureuse, mille fois heureuse Louise Grignon si elle est pauvre d'esprit, si elle est délaissée, méprisée, rejetée comme la balayure de la maison de Saint-Joseph; ce sera pour lors qu'elle sera véritablement la servante et l'épouse de Jésus-Christ et qu'elle sera professe de la divine Providence, si elle ne l'est de la religion. » Elle est désormais libre comme l'oiseau sur la branche qui ne se soucie pas du lendemain. « Elle pourra dormir en repos sur le sein de la divine Providence et de la Sainte Vierge, ne cherchant qu'à aimer et contenter Dieu. »

La folie fait de sa sœur une élue de Dieu, une prédestinée et lui permet de se donner à Dieu, de parvenir à cette *unio mystica* qu'il recherche tant lui-même. « Dieu vous veut, ma chère sœur, Dieu vous veut séparée de tout ce qui n'est pas lui (...) mais consolez-vous, réjouissez-vous, servante et épouse de Jésus-Christ, si vous ressemblez à votre Maître et à votre Époux. » Louise a atteint ce Graal tant convoité.

– Mais combien de temps devrai-je attendre que Dieu vienne me chercher? se demande-t-il.

Il repense aux moments passés à l'hôpital à Paris, où la maladie a failli l'emporter. Il a cru entrevoir la mort. Mais Dieu n'a pas daigné le rappeler à Lui. Il lui faut donc continuer à se mortifier, hâter la mort prochaine pour mettre fin au désir dont sa sœur s'est libérée par la grâce de Dieu.

En 1701, Grignon de Montfort finit par rejoindre Poitiers. Les pauvres eux-mêmes le réclament et ont instamment supplié l'évêque de le faire venir pour qu'il s'occupe de l'hôpital. Mais il n'a pas perdu espoir d'aller, avec le temps, dans la ville et la campagne qui l'entoure. Il ne tient pas à être cantonné dans un hôpital, malgré son attirance pour les pauvres.

À Poitiers, où il est arrivé dans les derniers jours d'octobre 1701, Grignon de Montfort se dépense sans compter. Il est loin de se contenter d'évangéliser les pauvres; le zèle qu'il manifeste auprès d'eux lui vaut d'être rapidement connu de toute la ville. Il visite les prisons, fait lui-même l'aumône, comme à Paris, puis redistribue le fruit de ses collectes aux pauvres de l'hôpital.

« Il leur parle avec autant de respect que s'ils avaient été des princes, regardant Jésus-Christ en leurs personnes. Il les prêche et catéchise matin et soir », écrit son ami J.-B. Blain.

Il fait aussi le catéchisme aux écoliers du collège. Les jeunes garçons ont des habitudes de vie faciles, qu'il a bien connues lorsqu'il était l'élève des jésuites de Rennes. Aussi crée-t-il aussitôt une petite congrégation pour obliger ces jeunes turbulents à discipliner leur vie. Il a une grande attirance pour les enfants, filles ou garçons, dont la candeur naïve le touche. Les jeunes écoliers sont encore innocents, et n'ont point encore acquis l'habitude fâcheuse des gens savants de discuter de tout. Il trouve ses premiers disciples dans ces enfants souvent issus de la bourgeoisie de robe de Poitiers. Il fonde une autre petite congrégation pour les filles, qui deviendra plus tard une pépinière de religieuses.

Une famille se distingue, la famille Trichet, qui donnera plus tard un prêtre, Alexis, et une religieuse, Louise,

fondatrice des filles de la Sagesse; ce sont les enfants d'un procureur au siège présidial de Poitiers. Les Trichet ont perdu deux enfants, le jeune Fridolin, mort à dix-huit mois en 1691, puis Thérèse décédée à l'âge de huit ans chez sa nourrice en 1693.

Un nouveau malheur vient les éprouver: leur fille aînée, Jeanne, est frappée de paralysie en 1693; elle n'a que treize ans. Les Trichet ne croient plus qu'en un miracle pour lui rendre l'usage de ses membres; elle ne peut se servir de ses bras, et on doit lui donner à manger.

En 1697, ils décident de la transporter à Notre-Dame-des-Ardilliers, le célèbre sanctuaire où la Vierge, dit-on, accomplit régulièrement des miracles. Ils commencent une neuvaine à Notre-Dame. A la deuxième messe qu'elle entend, Jeanne est prise d'une douleur si vive qu'elle s'évanouit. Cependant, elle sent un travail si intense dans ses membres que ceux-ci lui semblent s'allonger. Revenue à la maison, elle a soif et déclare qu'elle boira sans l'aide de personne; on lui présente un verre qu'elle porte à ses lèvres avec la plus grande facilité. Sa mère et les personnes présentes, dans l'extase du bonheur retrouvé, se jettent à genoux pour remercier Dieu d'une guérison si prompte et si inespérée. On achève la neuvaine pendant laquelle la maladie finit de disparaître. « Nous avons reconnu que la guérison de la demoiselle Jeanne Trichet est un effet de la toute-puissance de Dieu par l'intercession de la Sainte Vierge », déclarent l'évêque de Poitiers, Mgr de Baglion de Saillant et l'archidiacre de Thouars, François de Nesdes, le 30 août 1697.

La famille entière est bouleversée par cette guérison miraculeuse et Louise, sœur cadette de la miraculée, décide de consacrer sa vie aux pauvres.

Elle demande à entrer à l'hôpital de Poitiers. De nombreuses jeunes filles, issues de la bourgeoisie ou de la noblesse, consacrent alors leur vie aux soins des malades et des mendiants; elles habitent l'hôpital et lui versent une pension.

Mais Louise, tout en faisant fonction d'officière, ne veut pas payer de pension pour mener la même vie que les pauvres. La direction de l'hôpital rejette sa demande par

égard pour ses parents; elle doit alors aller trouver l'évêque de Poitiers pour le convaincre de la faire admettre.

Devant une telle candeur, l'évêque ne peut résister. C'est ainsi que Louise va pouvoir rencontrer Louis-Marie Grignon de Montfort. Les deux personnages sont faits pour se plaire. Élevés dans la même dévotion mariale, ils partagent les mêmes aspirations.

Louise Trichet admire ce prêtre qui vit la passion du Christ, qui se sacrifie constamment pour imiter son modèle, estimant qu'il ne souffre jamais assez. Il mène la même vie que les pauvres. Il manifeste une véritable prédilection pour la morbidité des hôpitaux et l'abjection qui y règne. Il prend plaisir à vider leurs bassins à l'hôpital de Poitiers, boit dans le même verre que celui qui a des écrouelles. Il renouvelle avec plaisir le « baiser au lépreux » de François d'Assise dont il a lu avec avidité la vie dans la bibliothèque de Saint-Sulpice. Les parasites qui font reculer d'effroi les régentes de l'hôpital sont pour lui des « pierres précieuses », car la vermine est un don de Dieu. Il n'a de cesse de s'occuper concrètement des pauvres, leur venant en aide, leur procurant des vêtements, portant les invalides.

Un jour, il a trouvé un pauvre plein de poux et d'une saleté rebutante; celui-ci ne peut plus supporter les piqûres des insectes, il retire sa chemise dans un accès de démangeaison et la jette. Louis-Marie, voyant cela, a vite quitté la sienne et s'est revêtu immédiatement de la chemise pouilleuse du pauvre hère.

Louise Trichet ne peut qu'être séduite par celui que certains commencent à prendre pour une nouvelle incarnation du Christ. Et réciproquement, il a deviné dans cette âme sœur une complice possible de ses grands projets.

C'est à l'hôpital de Poitiers que Grignon de Montfort va inaugurer vraiment sa pastorale et surtout prouver des talents de réformatteur. Nous connaissons les conditions de promiscuité qui régnaient dans ces hôpitaux de l'Ancien Régime où les malheureux, entassés à plusieurs dans un seul lit, sont « serrés les uns contre les autres, étouffés, brûlants, ne pouvant ni remuer, ni respirer, sentant

quelquefois un ou deux morts entre eux pendant des heures entières ». Les contagieux partagent les lits des non-contagieux. Les grandes salles ogivales renferment « un air qui, par sa puanteur, fait tomber évanoui et suffoquer le plus charitable et le plus intrépide visiteur ». Si le taux de mortalité est parfois élevé, cela vient surtout des carences alimentaires, ce que Louis-Marie Grignion a vite fait de comprendre.

A l'hôpital de Poitiers règne un certain désordre, d'autant qu'une grande misère sévit dans les premières années du XVIII^e siècle. Les pauvres valides font quelques menus travaux dans des manufactures; les filles sont formées aux soins du ménage, à la couture, au repassage. Mais, il n'y a aucune discipline. Les gouvernantes qui régendent l'établissement sont des dames de bonne famille, veuves ou célibataires, très peu préparées à ces tâches.

« J'entrai, raconte Grignion de Montfort, dans ce pauvre hôpital ou plutôt cette pauvre Babylone avec une ferme résolution de porter avec Jésus-Christ, mon Maître, les croix que je prévoyais me devoir arriver si l'ouvrage était de Dieu. Ce que plusieurs personnes ecclésiastiques et expérimentées de la ville me dirent pour me détourner d'aller dans cette maison de désordre ne fit qu'augmenter mon courage pour entreprendre cet ouvrage malgré ma propre inclination qui a toujours été et qui est encore pour les missions. » « L'hôpital où on me destine est une maison de trouble, où la paix ne règne point, et une maison de pauvreté où le bien spirituel et temporel manque », écrit-il dans une lettre à M. Leschassier.

En novembre son parti est pris : il restera à Poitiers au milieu des pauvres de l'hôpital. Pour donner l'exemple de l'obéissance et de la pauvreté, il choisit pour lui-même la chambre la plus misérable.

Les directrices de l'hôpital le convient à leur table, il refuse de se joindre à elles malgré leur insistance. Il préfère manger au réfectoire avec les pauvres, et souvent fait sa nourriture de leurs restes.

On le voit arpenter les rues de Poitiers autour de la

cathédrale, tirant « un âne chargé de paniers pour recevoir les aumônes ».

A l'hôpital, il commence par régler l'ordinaire des pauvres. La grande faim de nombreux vagabonds fait que les petits pains sitôt distribués sont engloutis par les premiers arrivés; on reste alors souvent plus d'une journée sans manger et beaucoup languissent et tombent malades.

Il obtient qu'on fabrique de grands pains coupés par morceaux distribués progressivement à chacun quatre fois par jour, au déjeuner, à dîner, au goûter, et au souper. Grignion de Montfort oblige les pauvres à s'asseoir à table sagement; il y a même un souper. Et il fait des économies de budget.

Au mécontentement qui régnait auparavant succède le soulagement des pauvres : « Ceux-ci bénirent Dieu de leur avoir donné un si saint économe. » Grignion passe pour l'envoyé de Dieu.

Mais son comportement singulier continue à étonner les milieux ecclésiastiques de Poitiers. Les chanoines du chapitre sont scandalisés. Le bruit court qu'il se flagelle jusqu'au sang. On le fait passer pour fou.

— C'est le fou de Montfort! disent les enfants quand ils voient approcher son bourricot.

Il a même été déjà lapidé à plusieurs reprises. Les soupçons à son égard sont parvenus à ses oreilles et finissent par le tourmenter. Il écrit à M. Leschassier pour lui demander s'il est en état de confesser. « Quant à ce que vous me demandez (...), s'il est à propos que vous vous fassiez examiner par quelque personne capable et expérimentée pour savoir si vous êtes en état de confesser, je réponds que oui et que vous ne devez pas différer davantage », s'empresse de lui répondre M. Leschassier pour le rassurer. Mais devant la persistance de la contestation, il demeure sur le qui-vive.

Comme ses façons choquent, il aborde à nouveau ce sujet dans une autre lettre : « Je continue de faire ici plusieurs choses que je faisais à Nantes. Je couche sur la paille, je ne déjeune point, et je mange très peu le soir. Puis-je prendre par semaine, une fois, la discipline, outre les trois ordinaires, ou bien une ou deux fois une ceinture de crin? »

Partout où il passe, il suscite l'aigreur et la jalousie de ceux qu'il approche. Il se mêle de tout, met la main à tout, vide les bassins dans les dortoirs, balaie les ordures, sert les pauvres au réfectoire. Il est devenu encombrant. On se ligue contre lui. L'économe, puis la supérieure l'écartent du service des tables. Comme à l'accoutumée, il s'en remet à Dieu de ses malheurs et va faire une retraite chez les jésuites de la ville.

À son retour, une mystérieuse épidémie emporte ceux qui avaient animé la cabale contre lui : l'économe puis la supérieure de l'hôpital meurent brusquement ; quatre-vingts pauvres tombent malades et meurent aussi. On raconte dans toute la ville que la malédiction est sur cette maison. C'est un châtement de Dieu ! Pendant que l'épidémie fait rage, il se dépense sans relâche auprès des malades, comme s'il ne craignait pas la mort. Il ne succombe pas à l'épidémie.

- Dieu le protège, commence-t-on à chuchoter.

Soucieux de la bonne marche de l'établissement, il veut aussi y introduire des règles religieuses : prières le matin, chapelet en commun, oraisons fréquentes, cantiques vont se succéder tous les jours et instaurer une régularité dans la vie de l'établissement. Il soumet ces règles de vie à l'évêque de Poitiers qui semble les accepter. Mais les gouvernantes de l'hôpital les refusent, les trouvant, semble-t-il, trop contraignantes.

Ne s'estimant jamais battu, et jugeant plus que nécessaire de faire régner un ordre divin dans cet hôpital dirigé de manière anarchique, il décide alors de faire un exemple et de mettre en pratique ces règles. Comme il se heurte au refus des dames de condition, il crée une petite communauté de filles, toutes pauvres et infirmes : il y a des boiteuses, des écrouelleuses et des aveugles. Pour mener ces filles disgraciées par la nature, il choisit une d'entre elles qui est aveugle, « la plus simple, la plus prudente, la plus vertueuse, la plus obéissante ».

Cette réunion d'infirmes, très symbolique des idées qui lui tiennent à cœur, est un défi aux idées courantes : la véritable sagesse selon Grignon de Montfort s'incarne dans ces pauvres filles et non dans les érudits ou les beaux parleurs du monde, dans ces dames que seul leur

rang social a conduites ici pour faire pénitence : « Considérez, mes frères, qu'il n'y a parmi vous ni beaucoup de sages selon la chair, ni beaucoup de puissants, ni beaucoup de nobles. Mais ce que le monde tient pour insensé, c'est ce que Dieu a choisi pour confondre les sages et ce que le monde tient pour rien, c'est ce que Dieu a choisi pour confondre les puissants. C'est ce que saint Paul a dit dans la première épître aux Corinthiens. »

Il obtient des administrateurs la permission de faire vivre ces éclopées en communauté dans un appartement séparé qu'il nomme la Sagesse. Les filles deviennent ainsi les filles de la Sagesse. Au milieu de la salle, il élève une croix pour rappeler que la vraie sagesse consiste dans la « folie de cette croix ». En dessous du monogramme du Christ, IHS, on peut lire l'inscription : « Renoncer à soi-même pour suivre Jésus-Christ. » Après le lever à quatre heures, tous les exercices de piété se font en commun, prières, méditations, lectures. Les travaux manuels, le repas, les récréations, rien n'est isolé.

Mais son initiative soulève un tollé général : c'est une véritable provocation. Les pauvres filles ont le droit de communier tous les jours. Les dames de l'hôpital sont profondément choquées de ce que ces « folles » communient, alors qu'elles ne s'estiment jamais assez dignes de le faire aussi souvent.

L'évêque de Poitiers doit intervenir pour limiter la communion à une fois par semaine seulement, le dimanche.

On se plaint ensuite qu'il fasse brûler des cierges régulièrement devant la statue de la Vierge. La flamme des cierges, honorant la Vierge Marie, entre en concurrence avec la veilleuse du tabernacle ! En clair, Monfort est accusé une nouvelle fois de mettre sur un pied d'égalité la Vierge Marie et Dieu. En ces temps où le respect du dogme a un caractère sacré et inviolable, il prend des libertés qui risquent de le faire passer pour un hérétique.

Il confie immédiatement à Louise Trichet et à une de ses amies, Catherine Brunet, le soin de s'occuper de sa communauté des filles de la Sagesse. Il va mettre à l'épreuve Louise en la soumettant à toutes les vexations

dont il est lui-même si fréquemment la victime consentante. Il lui fait arracher son livre des mains par des gens grossiers pour tester sa réaction. Il lui fait goûter une soupe détestable où nagent des vers. Il l'oblige à porter les fardeaux de linge les plus lourds. Il répète ainsi, à l'encontre de sa protégée, les mêmes sévices dont il a souffert à Saint-Sulpice de la part de ses condisciples. Il veut s'assurer de la vocation de « sa fille ». Louise Trichet, figure symétrique de Grignion de Montfort, se prête au jeu.

– Monsieur, ce pain me paraît excellent et le Saint-Esprit y répand une suavité que je ne trouve pas ailleurs, répond-elle à quelqu'un qui la voit manger du pain noir.

Comme son modèle, Louise Trichet se mortifie en vivant avec de pauvres filles qui n'ont pas son éducation.

Grignion choisit le costume de ses sœurs : il sera fait d'une grossière étoffe grise.

– Il vous gardera et vous sera d'un grand secours contre les tentations, dit-il en le présentant à Louise.

Cet habit religieux est très étrange au milieu de la variété des costumes de l'époque. Il n'a qu'un mérite, celui de la pauvreté. C'est une épreuve que de le porter y compris dans l'enceinte d'un hôpital mais ce n'est pas encore assez pour le hardi fondateur qui veut étouffer dans le cœur de sa fille tout mouvement de respect humain. Il l'envoie aussitôt en ville, pour se montrer et beaucoup s'imaginent qu'elle a perdu la raison.

Mme Trichet, alertée, accourt à l'hôpital pour qu'on lui rende sa fille. L'habit la choque. Elle consentirait bien à laisser Louise à l'hôpital, au service des pauvres, mais non dans cet accoutrement, qui sied peu à une demoiselle de la société. Louise quitte alors l'hôpital quelques mois et prend l'habit chez des religieuses de Châtellerault. Mais, peu faite pour la vie contemplative, elle revient vite à Poitiers. Comme son maître spirituel, elle intrigue par son comportement étrange.

Investie par Grignion de Montfort d'une autorité sur les filles de la Sagesse, elle apparaît comme la rivale de la supérieure en titre. Ce grief s'ajoute à tous les autres.

Montfort devient indésirable à l'hôpital de Poitiers. Toute la ville ne parle que de ce prêtre étrange, en haillons, suivi d'une escorte de mendiants. L'évêque de Poitiers lui signifie son congé. Il en a trop fait!

Alors Louis-Marie Grignion monte de nouveau à Paris. Il se rend aussitôt à la Salpêtrière où le conduit le goût qu'il a pris pour les hôpitaux et l'abjection qui y règne. Dans un faubourg de la capitale, l'hôpital, fondé par Vincent de Paul, accueille plusieurs milliers de pauvres.

Pendant ce temps, son ancien camarade de collège de Rennes, Claude Poullart des Places, ouvre une communauté, le séminaire des Pauvres Écoliers, pour accueillir ceux qui ne peuvent pas payer leurs études à Saint-Sulpice. Mais l'esprit en est le même. Grignion de Montfort le rencontre, espérant le convaincre de se joindre à lui. Celui-ci refuse mais lui promet de lui envoyer de jeunes missionnaires quand il en aura besoin.

Le zèle de Grignion de Montfort à la Salpêtrière indispose là encore la direction qui le renvoie au bout de quelques mois. Son empressement à accomplir les services les plus répugnants, son affabilité, son insensibilité aux menaces et aux grossièretés en font un exemple difficile à imiter pour les autres aumôniers; ceux-ci jalourent sa popularité et redoutent les désordres provoqués par son attitude. On lui remet des habits neufs qu'il refuse, un chapeau neuf qu'il s'empresse d'échanger à la sortie avec le couvre-chef d'un mendiant.

Rejeté de l'hôpital de Poitiers, de l'hôpital de la Salpêtrière, Grignion de Montfort ne sait plus où aller. Il en est meurtri. « Je suis plus que jamais appauvri, crucifié, humilié », écrit-il à Louise Trichet. Les hommes et les diables me font, dans cette grande ville de Paris, une guerre bien aimable et bien douce. Qu'on me calomnie, qu'on me raille, qu'on déchire ma réputation, qu'on me mette en prison, que ces dons sont précieux! Que ces mets sont délicats!... Ah! quand serai-je crucifié et perdu au monde? Oh! quand posséderai-je cette aimable et inconnue Sagesse? Quand viendra-t-elle loger chez moi?

Quand serai-je assez bien orné pour lui servir de retraite, dans un lieu où elle est sur le pavé et méprisée ! »

Les sœurs du Saint Sacrement lui font l'aumône. Il mange la part qu'elles réservent d'ordinaire à un mendiant. Il partage toujours sa maigre pitance avec le dernier hère rencontré au hasard.

Il décide d'aller rendre visite à M. Leschassier. Mais celui-ci l'éconduit brusquement : dédaigneux et froid, il ne veut ni lui parler ni l'entendre !

Il se réfugie alors dans un réduit sous un escalier, rue du Pot-de-Fer. Il a trouvé son « étable de Bethléem ». L'aménagement est celui d'un anachorète : une écuelle de terre et une paille immonde. Ravi de ce dénuement qui lui assure le mépris du monde, il s'anéantit ; il est délaissé, il n'a plus d'ami que Dieu seul, il se prépare à la mort.

Tous l'ont abandonné. Le curé de Saint-Sulpice ne lui parle plus. Les portes du séminaire Saint-Sulpice lui sont fermées. Seul son ancien directeur spirituel du collège Saint-Thomas à Rennes, le père Descartes, daigne s'occuper de lui et lui propose un séjour au Mont-Valérien. Le Mont-Valérien est l'un des sommets religieux de la capitale. Il y a un ermitage sur le versant de Puteaux, habité par des solitaires. Chaque ermite a sa cellule, mais tous se réunissent pour des offices. Leur silence est perpétuel. Ils passent leur temps à prier et à faire quelques travaux manuels. Les membres de la communauté ne s'entendent point entre eux ; Grignon de Montfort est désigné pour y ramener l'ordre.

Aussitôt, ses mortifications impressionnent ces ermites. Grignon accomplit parfaitement sa mission. Il revient du Mont-Valérien avec un souvenir inoubliable ; il a été frappé par le gigantesque calvaire qui trône au-dessus du mont : trois gigantesques croix entourées de sept chapelles mariales se dressent sur cette colline surplombant Paris, proclamant la foi chrétienne au monde. Il s'est promis à lui-même d'imiter bientôt cette construction, à l'occasion d'une prochaine mission.

Il ne sait où aller lorsqu'il est rappelé à Poitiers, au printemps 1704, par Mgr de La Poype, le nouvel évêque

de Poitiers, sur les prières des pauvres eux-mêmes, qui déploreraient son départ. Dans une lettre ils regrettent les manœuvres « diaboliques » qui l'ont obligé à partir :

« Le démon n'en veut qu'à nos âmes et pour cela, il a remué toutes sortes de machines et de tentations pour faire échouer l'œuvre de Dieu et faire en aller celui qui faisait tant de conquêtes en Jésus-Christ (...)

« Il y a quelques-uns de nos bons pauvres qui disent avoir vu le démon se moquer et rire de nous, d'avoir été victorieux, mais vous savez mieux que nous que l'œuvre du Seigneur est toujours combattue par ce malheureux qui tâche de nous perdre par ses grandes tentations. »

Il y a peu de chances que cette lettre ait été écrite par les pauvres de l'hôpital ; une âme bien intentionnée a manifestement prêté sa plume et apposé sa signature au nom des « pauvres de l'hôpital de Poitiers ».

Mais ses nouvelles extravagances à l'hôpital obligent très vite à le renvoyer une nouvelle fois. Cependant Mgr de La Poype l'autorise à rester à Poitiers pour prêcher dans les quartiers populaires.